A notre famille M.C.M.
MAUPILLIER – BRAUD

1872 - 1958

Mgr Joseph B R A U D

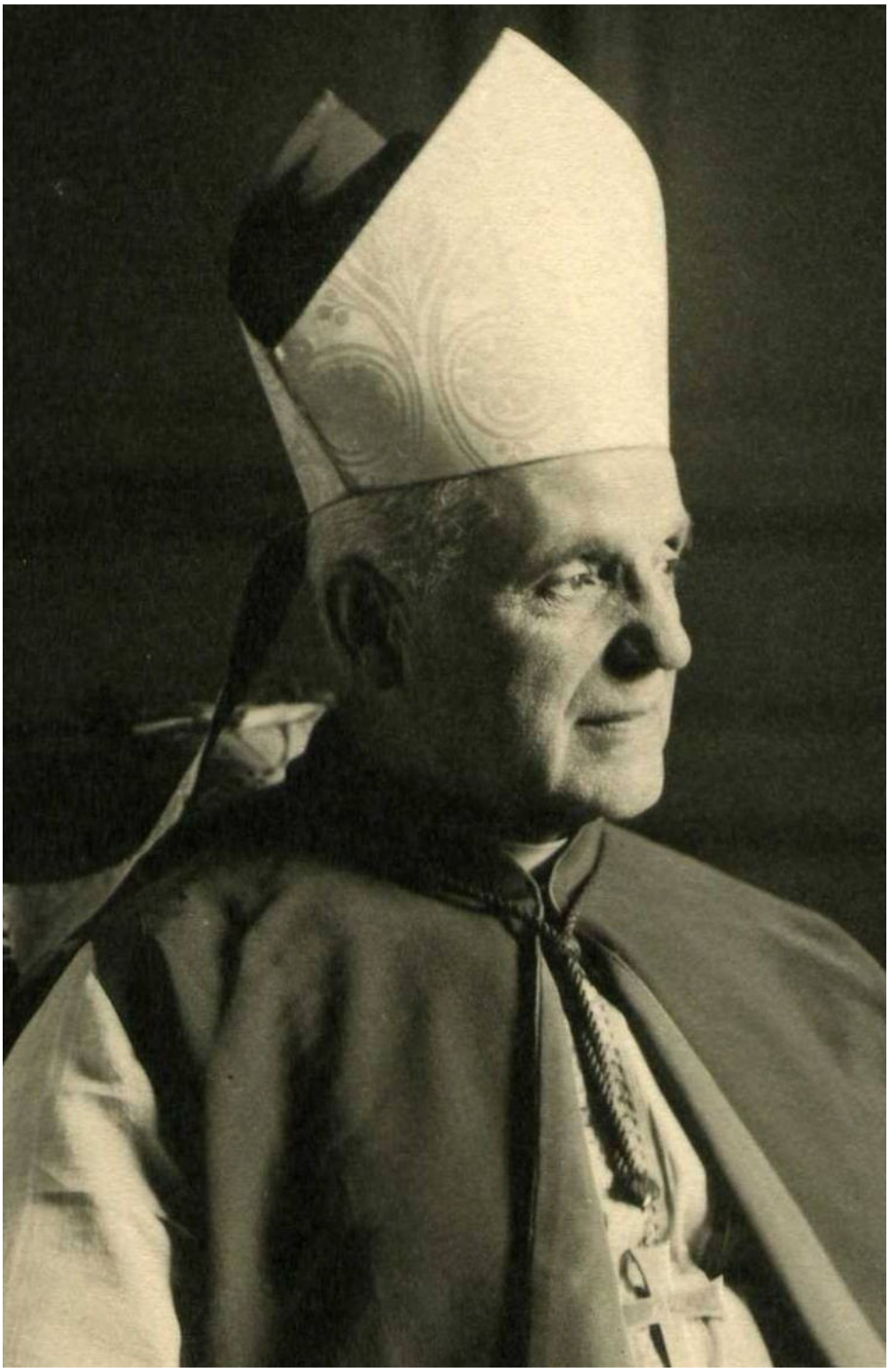
Protonotaire Apostolique

Sans l'aide des archives de l'Évêché de Poitiers, des témoignages de professeurs et élèves du Collège Saint-Stanislas, minutieusement répertoriés par le professeur de philosophie Jean VAUDEL, le récit de la vie sacerdotale et enseignante de Joseph BRAUD n'aurait pu être écrit.

Remerciements,

Jean-Pierre GAURICHON

Additif au n° 69 du bulletin **NOS TROIS BRANCHES**_Avril 2009



Monseigneur Braud, Vicaire Général

1 9 5 8 - 2 0 0 8

Commémoration du Souvenir de la disparition de Mgr. Joseph Braud

Supérieur Honoraire du Collège St Stanislas de Poitiers.

Il y a cinquante ans *disparaissait à Marçay dans la Vienne, le 20 janvier 1958, Mgr Joseph Braud, protonotaire apostolique et Supérieur Honoraire du Collège Saint-Stanislas de Poitiers.*
De son vivant, il a, à notre connaissance, laissé peu d'écrits. Aussi pour retracer son histoire, il a fallu recourir aux archives de l'Évêché et aux témoignages des enseignants et des élèves, recueillis dans un volume du professeur de philosophie Jean Vaudel.
Pour suivre un parcours plutôt riche, se sont imposés les chapitres suivants : ***I*** *Origine ;* ***II*** *Le Bâtisseur ;* ***III*** *L'Éducateur ;* ***IV*** *Face à l'occupation nazie ;* ***V*** *Le Serviteur de Dieu.*

I ***Origine de Joseph Braud et son environnement.***

Arrière petit-fils du courageux combattant des « guerres de Vendée » Jacques Louis Maupillier, Joseph Braud est né à Chiché (Deux-Sèvres), le 12 juin 1872, de Julie Généreuse Lucet, et de Désiré Braud, cultivateur et marchand de bois. Sa grand-mère Marie-Geneviève Maupillier était la fille de Jacques Louis et de Rose Michaud : (cf. filiation généalogique dans le livre de Maurice Maupilier, Joseph étant notamment le grand oncle de Pierrette Braud-Gaurichon membre du C.A. "***Nos Trois Branches***").

Natif de Chiché, bourgade du Bocage entre Bressuire et Parthenay, Joseph s'est intéressé très jeune à l'histoire de son Village à forte connotation religieuse qui a vu l'édification d'une église catholique en 1090. Le prieuré de Bandouille, près de Chiché, a été fondé en 1217 par Thibault II de Beaumont, seigneur de Bressuire ; il a été rattaché en 1347 à l'abbaye de Grandmont dans le Limousin. Du château fort subsistent entre deux grosses tours éventrées une porte au-dessus de laquelle était une salle de gardes et quelques vestiges de fortifications. Sur le front ouest de l'enceinte, un pont-dormant de construction très postérieure précédait une autre ouverture. La décrépitude du château a commencé bien avant le XVIIIème siècle comme le montre un procès-verbal indiquant qu'il n'est plus "*qu'une vieille masure entourée de douves, dont les murs se sont effondrés de même que ceux de sa chapelle*".

Enfant, Joseph a fréquenté régulièrement l'église St Martin de Chiché dont le chœur datait du XIème siècle, sa nef refaite en 1603. Elle a été incendiée pendant la Révolution avec le bourg. Ses voûtes ont été reconstruites en briques par huit colonnes en bois sur socles de pierre et l'historien Maurice Poignat rapporte que ses anciens retables ont heureusement été conservés. Le village et l'église avaient déjà connu l'embrasement du temps des guerres de religion (1558).

Aîné de trois garçons, Joseph Braud après le primaire à Chiché entre au Séminaire, où il accomplit de solides études au terme desquelles il est ordonné prêtre à 24 ans, le 19 décembre 1896. Dès le Séminaire, sa curiosité le pousse vers le savoir où il acquiert des connaissances étendues sur l'Histoire de France, le cheminement de la religion catholique à travers les siècles, savoir qui naturellement le portera plus tard à faire dispenser un enseignement de qualité en faveur de la jeunesse. La lecture de cette grande Histoire fait que certains évènements ne lui ont pas échappé et notamment ceux contemporains qui se sont produits après la guerre de 1870 et la chute de Napoléon III.

Son attention s'est portée sur les péripéties, parfois violentes, entre républicains et cléricaux. Pensant ses plaies, la république s'impose, mais les cléricaux conservateurs ne désespèrent pas de reprendre le pouvoir quand est porté à la tête du pays le Maréchal de Mac-Mahon, connu des milieux catholiques à cause de sa piété et aussi de sa grande popularité dans l'armée. Il publie un message présidentiel en mai 1873 définissant la politique du gouvernement qui commence ainsi « *Avec l'aide de Dieu, le dévouement de l'armée…* ».

Le nouveau régime en place ne réussira cependant pas à restaurer la monarchie. Suite à l'amendement Wallon du 29 janvier 1875, la république est fondée à une voix de majorité. Après les péripéties de lutte politique entre républicains et conservateurs, un évènement devait faire date, la retentissante allocution prononcée par le Cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger devant des officiers de la Flotte d'esprit très monarchique : « *Le moment est venu pour les catholiques français de donner leur adhésion à la République. En parlant ainsi je suis certain de n'être*

désavoué par aucune voix autorisée ». En effet rapporte l'historien Castelot, l'initiative venait du pape Léon XIII qui, déjà depuis quelques années, aurait voulu séparer le catholicisme de la cause monarchique qui semblait devenir une cause perdue. Les élections de 1889 l'avaient confirmé dans ce projet et il avait demandé au Cardinal Lavigerie de lancer l'idée d'un « *ralliement à la République* ».

En cette fin du 19ème siècle, Joseph Braud ne manque pas d'être influencé par la résurgence d'un catholicisme « *plus conquérant* ». Comme l'écrit l'historien Alain Gérard « *le dimanche au moment de la grand-messe, on dirait que toute vie s'est retirée des Villages et des maisons du bourg pour se concentrer dans l'église ; la paroisse tout entière est là, derrière ses soutanes, ses cornettes et les bannières de ses confréries, pour laisser entrevoir, le temps d'une apothéose, la force de l'enracinement collectif et personnel d'un catholicisme conquérant, qui galvanise les hésitants, et pousse tout un chacun vers la sainteté* ».

A partir de son année de naissance, s'ouvre l'époque des grands pèlerinages, Lourdes, la Salette, Paray-le-Monial, localement relayé par celui de Pitié près de la Chapelle-St-Laurent. Cette dynamique de la foi poursuit Alain Gérard, prend sa source dans une extraordinaire floraison de vocations populaires. Du côté des prêtres, l'essor n'est interrompu que par les tracasseries de la Monarchie de Juillet. Il faut dire, qu'aussi bien dans les bocages vendéen et deux-sévrien, la fonction sacerdotale représente une insigne promotion, et que la densité de l'encadrement est telle, qu'elle permet de détecter puis de conduire les vocations à maturité. Ce catholicisme est en parfaite symbiose avec un milieu essentiellement rural, où quantité de familles nombreuses ont à cœur, à chaque génération, de donner à l'Église l'un au moins de ses enfants. Mais, Alain Gérard, pose la question de savoir si, à terme, cette vision ne représente pas un danger, celui de l'enfermement dans une religion identitaire. Il est probable que le Supérieur du Collège St Stanislas qui s'est engagé à « socialiser » le système éducatif, se soit interrogé sur l'évolution de la religion catholique. L'affaire Dreyfus a du aussi l'inciter à prôner un catholicisme plus tolérant et plus social.

Également, très tôt, Joseph Braud se passionne pour l'histoire des guerres de Vendée, ses origines et son déroulement meurtrier, qui le marque profondément eu égard au comportement de son arrière grand-père, illustre combattant de l'armée catholique et royale et défenseur d'une cause estimée « juste ». Très souvent, il a observé avec fierté mais aussi avec compassion le portrait de son bisaïeul, blessé à cinq reprises lors de rudes combats, et dessiné en 1826 par la baronne de la Riboisière en villégiature au château de Clisson à Boismé.

De nombreux habitants de Chiché prirent parti pour les adversaires de la Révolution, luttèrent avec les insurgés ou leur apportèrent leur appui. La répression fut lourde, vingt quatre d'entre eux, dont sept femmes payèrent de leur vie leur fidélité au roi et à la religion. Ils furent guillotinés à Niort. En 1794, dans la région du bocage bressuirais, la Convention décida « *pour cerner les Vendéens* » la création de quatorze camps entre Chiché et Largeasse. Les installations défensives débutèrent début mai et, peu après, Chiché reçut un millier de fantassins, parfois plus, et cent cinquante cavaliers. L'année précédente, lors de son passage à Chiché, le Général républicain Westermann avait ordonné à ses soldats de mettre le feu à quelques maisons et à l'église paroissiale qui, grâce à l'intervention de ses habitants, a été en partie préservée. Nommé général en chef de l'armée de l'Ouest, le général Dumas a effectué en septembre 1794 l'inspection du camp de Chiché. Il y pénétra la nuit sans difficulté, et fut désagréablement surpris par l'état de malpropreté et d'insalubrité du cantonnement. Au cours de son voyage, le père du futur romancier populaire avait été impressionné par l'abondance des ruines et par l'aspect désolé du pays traversé. Savary, le futur Ministre de la Police qui l'accompagnait lui ayant demandé ce qu'il aurait fait s'il lui avait été commandé d'incendier la Vendée, Dumas répondit « *plutôt que d'exécuter pareil ordre, je me serais brûlé la cervelle* ! ». Lorsque le Bocage retrouva la paix, Chiché avait presque perdu la moitié de sa population.

Il n'est pas interdit de penser que l'influence de son milieu familial fervent de pratiques religieuses, puis les exactions commises au détriment des prêtres et populations réfractaires au régime révolutionnaire, au temps de la période fratricide entre « *Bleus et Blancs* », ont conduit Joseph Braud à faire le choix de la vie pastorale.

Après son ordination de prêtre, il est Vicaire à St Jean Baptiste de Châtellerault en 1897, puis curé de Lhommaizé en 1901 et nommé directeur spirituel au Petit Séminaire de Montmorillon en 1904. Après le démarrage du Collège St Stanislas de Poitiers en 1911, il en devient le Supérieur en 1912 et y restera jusqu'en 1948. L'évêque du diocèse, Mgr de Durfort le prend comme Vicaire Général en 1922, de même que son successeur Mgr Mesguen le confirme dans cette fonction où il accède à l'honorariat en 1956. Le Pape lui donna la dignité de Protonotaire Apostolique en 1936.

II <u>Directeur du Collège St Stanislas, Joseph Braud « le Bâtisseur ».</u>

On n'est pas directeur durant trente six ans d'un établissement scolaire sans y laisser une empreinte indélébile. Selon nombre de témoignages, qu'ils émanent de professeurs ou d'anciens élèves, le Supérieur Joseph Braud est unanimement reconnu comme grand administrateur. Mais aussi comme l'a déclaré dans un fameux discours le 18 novembre 1979 au Collège le président de « l'Amicale des Anciens de St Stan » Mr Jacques Fouchier, secrétaire d'Etat à l'Agriculture à cette époque : « *Au sommet du magistère s'impose d'abord celui qui régna le plus longtemps sur cette maison, et s'identifia pour l'opinion à la rénovation et au développement de celle-ci. Abbé, Chanoine honoraire, titulaire au capitulaire puis prélat, Monseigneur Braud, par sa bonté, sa dignité naturelle et sa spiritualité s'imposait et représentait dans Poitiers l'une des plus hautes figures de l'enseignement libre dans la période d'entre les deux guerres* ».

On ne peut qu'être honoré d'un tel éloge prononcé par un homme de qualité (personnellement connu), tel que le fut le deux-sévrien Jacques Fouchier. Il a mené, avant d'être ministre du gouvernement Barre, une carrière politique féconde dans le département, étant tour à tour maire de St Maixent-L'Ecole, conseiller général, président du Conseil Général, député de plusieurs législatures dans la circonscription de « *Parthenay – St-Maixent* ».

Quand l'abbé Braud prend en 1912 la direction de St Stanislas, il sait que les bâtiments du collège ont connu plusieurs transformations à partir d'une construction géographique originelle d'un couvent fondé au XIIIème siècle

par Saint-Dominique. Le couvent St Christophe occupait une vaste superficie et s'étendait probablement de la rue de l'Ancienne Comédie à la rue Arsène Orillard et à proximité de la rue de la cathédrale, recouvrant l'actuelle rue Jean Jaurès. S'il ne reste presque rien du couvent primitif, également appelé Couvent des Jacobins, il faut savoir que cette terre sur laquelle est bâti le collège St Stanislas a été le théâtre d'une vie spirituelle, intellectuelle et apostolique de portée considérable par la Ville de Poitiers, pour la France et pour l'Église. En parcourant les archives nationales, municipales et conventuelles, le père Morin, professeur à St Stan., a réussi à en dégager les traits historiques essentiels :

« *La construction du couvent s'établit à partir de l'église paroissiale de St Christophe, sise entre le 9 et le 11 de la rue de l'Ancienne Comédie vers 1217. Deux ans plus tard St Dominique envoie les premiers frères à Poitiers où l'évêque leur fait bâtir une maison près de l'église en y adjoignant un vignoble et une grande place. Ils obtinrent du pape la permission de transformer l'église en salle capitulaire avec réfectoire et dortoir. En 1254 est terminée une nouvelle église plus vaste et plus fonctionnelle.*

Les dominicains vont jouer un rôle important dans l'administration de Poitiers et de la province. Le couvent des Jacobins sert en 1307 de refuge au roi Philippe le Bel qui rencontre le pape Clément V à Poitiers pour juger et condamner les Templiers. De cette funeste entrevue sortira la décision de faire brûler vif à Paris le Grand Maître des Templiers, Jacques de Molay.

En cette première moitié du XVème siècle, Poitiers devient une véritable capitale, le futur Charles VII y établit son Parlement en 1418 ainsi que les principaux Corps de l'Etat. Mais le couvent des Jacobins est notamment intéressé par la fondation de l'Université. L'acte de naissance en fut signé le 24 mai 1431 par une bulle du pape Eugène IV et approuvé par les
lettres patentes de Charles VII le 16 mars 1432. Cinq facultés étaient prévues : les Arts, le Droit canon, le Droit civil, la Médecine et la Théologie. L'ouverture solennelle des cours eut lieu au Couvent des Dominicains le 21 février 1432

Sous la Réforme, la bataille est intense entre catholiques et protestants. En 1559 la destruction du Couvent des Jacobins et de son église a revêtu une telle ampleur qu'il faut reconstruire les bâtiments. Toutefois au XVIème et au XVIIème siècles, le couvent prend un nouvel essor et connaît une grande activité intellectuelle. L'université compte plus de quatre mille étudiants venus de tous les coins de France, mais aussi d'Allemagne, de Suisse, d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne et de Hollande ».

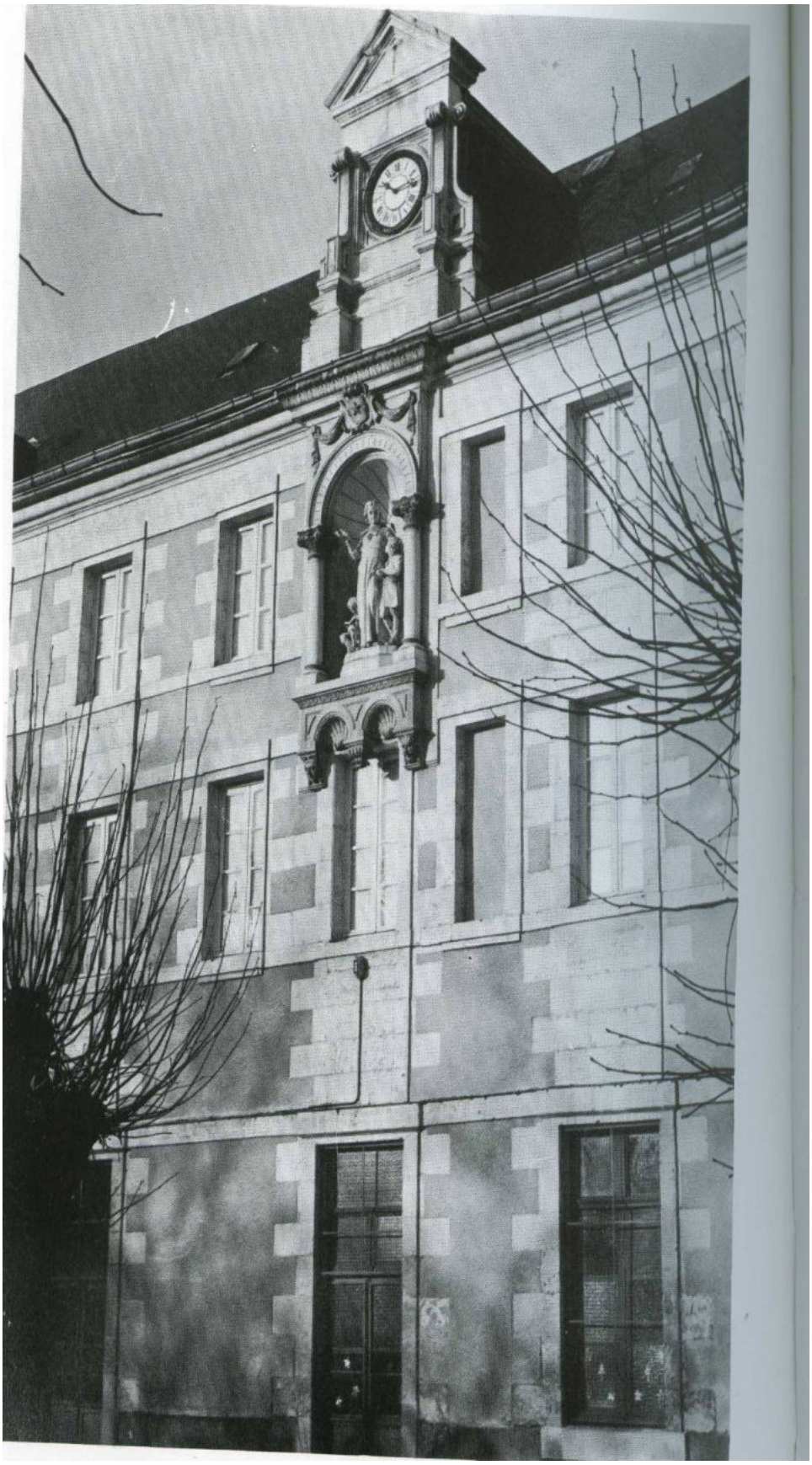
En 1714 va être édifié le magnifique ensemble « *en fer à cheval* » de la cour d'honneur dont le collège a pu s'enorgueillir durant des décennies. Malheureusement le Couvent va connaître sous la Révolution des épreuves d'occupation, le monastère est transformé en caserne puis intervient la destruction de la chapelle. Les bâtiments conventuels changent à plusieurs reprises de destinataires et vendus comme bien national. Puis les bâtiments en fer à cheval sont cédés en 1842 à l'Évêché qui fonde une école. En 1854, ils sont occupés par les Jésuites et de 1860 à 1868 y séjournent les Religieuses Hospitalières. Le 2 octobre 1869, les Frères des Écoles Chrétiennes prennent possession de ce qui reste de l'ancien monastère des Jacobins. En 1872, ils louent Fontarnaud, maison de campagne qui servait de but de promenades, de séjour pour les Frères pendant les vacances, et s'en rendent propriétaires en 1892. De 1881 à 1902, ils entreprennent l'agrandissement des bâtiments et y construisent la chapelle actuelle. En 1902 est percée l'ancienne façade des Dominicains pour y placer la statue du fondateur des Frères St Jean-Baptiste de la Salle qui domine la Cour d'honneur. Mais le 1er septembre 1905, les Frères sont expulsés par la loi sur les Congrégations. Après leur départ, se pose la question sur l'avenir des locaux, la fermeture du collège est envisagée, mais financièrement sauvé par l'intervention du Crédit Foncier.

C'est alors que l'abbé Braud en prenant la direction du collège en 1912 va se révéler comme homme d'actions, alliant talent d'administrateur, de gestionnaire et de formateur. Il effectue un recrutement d'enseignants remarquablement qualifiés pour que le Collège comprenne les classes depuis le jardin d'enfant jusqu'à la philosophie. Il fait augmenter les effectifs lui permettant remboursement d'emprunt et d'entreprendre tout le temps de son mandat la transformation et la modernisation de l'établissement.

Dès 1922, l'impasse des Jacobins qui conduisait à la salle des fêtes de St Stanislas est achetée à la ville ainsi que les maisons environnantes. Du 6 juillet au 6 octobre se construit toute l'aile du réfectoire avec quatre étages. Lors de cette construction fut découvert le chevet de la première chapelle des Jacobins. Sur ce point, le Supérieur note : « *ce mur de chevet, épais d'un mètre, contient encore les trois baies de vitraux romans, très allongés et très étroits. La cheminée de la première chambre du couloir (économat par la suite) est installée dans la baie du vitrail central.*

Des peintures d'ornementation décoraient ce chevet. On en trouva quelques vestiges lors de l'adaptation de ce mur à la nouvelle construction. Les murs latéraux étaient rasés, celui du nord jusqu'à la hauteur du premier étage, celui du midi jusqu'à un mètre environ au-dessus du ciment du réfectoire. Quant au mur du portail d'entrée, il fut entièrement démoli, mais il est bon de savoir que le portail lui-même, découvert sur des terrassements successifs, a été soigneusement recueilli, pierre par pierre, et reconstruit sur la rue de l'Ancienne Comédie avec ses colonnes et voussures à peu près intactes ».

Portail d'entrée du Collège St Stanislas à Poitiers



Façade principale du Collège

Mgr Joseph Braud a perçu ainsi la préservation des monuments architecturaux et des œuvres d'art. Au moment des deux guerres mondiales où son institution pour un laps de temps s'est reconvertie en hôpital, il a été le gardien vigilant de tous vestiges. Il entreprend une nouvelle tranche de travaux sur la rue de l'Ancienne Comédie ; les démolitions ont commencé aux vacances de Pâques 1929. L'aile a été achevée en moins d'un an. C'est au cours de cette seconde démolition qu'a été découverte la porte de la première église des Jacobins qui remontait au XVIIème siècle. L'amélioration des locaux s'est poursuivie tant que le financement le permettait.

III Joseph Braud, Éducateur et Programmateur éclairé.

Quelques années après son arrivée à la direction du Collège, le Supérieur a mis en place un programme éducatif conséquent, attractif pour pensionnaires et externes qui ne cessent d'augmenter au cours de la décennie allant de 1925 à 1935, époque où l'enseignement donné y a été le plus remarquable. Il a eu la sagesse de nommer comme professeurs et surveillants, vingt à trente cinq prêtres aussi éminents au plan sacerdotal qu'au plan intellectuel.

Les élèves d'alors connaissaient « l'Annuaire du Collège » relatant toute programmation journalière :

5 h 30 lever – toilette – étude.
7 h 00 messe à la chapelle – réfectoire : petit déjeuner pris en un quart d'heure.
8 h 00 entrée des élèves dans différentes classes.
8 h00 à 10 h 00 deux heures de cours avec changement de professeur.
Après une demi-heure de récréation avait lieu la troisième heure de la matinée.
11 h 00 à 12 h 00 déjeuner pour les pensionnaires, les externes repartant chez eux.
12 h 00 à 13 h 00 récréation – les sportifs allaient s'entrainer dans la salle de gymnastique.
13 h 00 externes et pensionnaires se retrouvaient en étude pour une heure.
14 h 00 à 16 h 00, coupées par dix minutes de récréation, avaient lieu les deux dernières heures de classe de la journée. A la récréation du soir, de 16h à 16h30 des petits pains étaient distribués pour le goûter et pour les internes suivaient les trois heures d'études avant le dîner. Au réfectoire, à l'exception du jeudi et du dimanche, un élève sélectionné pour sa bonne diction lisait pendant le repas un ouvrage, généralement d'Histoire. Le repas terminé, il était l'heure de rejoindre les dortoirs pour une nuit de sommeil bien nécessaire étant donné que l'atmosphère de la Maison était une atmosphère générale de travail.

En tant qu'adepte pour la formation « d'une tête bien pleine dans un corps sain », le Supérieur a encouragé les élèves à pratiquer les activités sportives. C'est ainsi qu'à Fontarnaud, il a fait aménager un terrain de sport où les jeux de plein air se sont multipliés.

A la même époque et donc en avance sur son temps, le Supérieur va créer dans l'établissement en plus de la section Baccalauréat, la section dite « *Française et Commerciale* ». Après le niveau de la septième, les élèves pouvaient en quatre années (cours préparatoire, cours commercial A, cours commercial B 1ère et 2ème année) recevoir un enseignement de base (français, mathématiques, sciences, histoire et géographie), mais conçu d'une manière plus synthétique que détaillée. On enseignait aussi la comptabilité, le dessin, l'arpentage, la sténographie, la dactylographie, le droit usuel. Un diplôme d'Études Commerciales, fort apprécié dans la région, était décerné par un Jury spécial où siégeaient des membres de la Chambre de Commerce de la Vienne et des personnalités du monde du Commerce. On ne soulignera jamais trop le mérite des responsables du Collège d'avoir institué un enseignement de cette nature, ainsi que le mérite des maîtres qui l'ont prodigué. Il a permis, affirment nombre de personnalités poitevines, à une multitude de jeunes de réussir parfaitement dans la vie, grâce au réalisme et, par certains côtés, à l'aspect novateur dont il fit preuve.

Favorable à la création de centre de vacances que l'Église, la première, a initié en France, l'abbé Braud a fait l'acquisition d'un terrain à la Tranche-sur-Mer en Vendée pour la construction d'un bâtiment destiné à une colonie de vacances. Dans les années 1930, il a procédé à une nouvelle acquisition à Sainte-Anne La Grière (85) où il a fait aménager dans le corps du bâtiment une chapelle. A la demande du prêtre qui l'avait convertit au catholicisme et baptisé en 1934, la décoration de la chapelle a été effectuée par Henri Simon, artiste peintre, céramiste et décorateur réputé ; Le discours du prélat et son charisme n'avait pas manqué de marquer l'artiste vendéen, issu d'une famille laïque. Né en 1910, Henri Simon est décédé en 1987.

IV Joseph Braud dans la tourmente de l'occupation nazie.

La période la plus difficile à gérer pour le Supérieur de St Stanislas a été, sans doute, la séquence de l'occupation allemande de 1940 à 1944. Dès la rentrée d'octobre 1939, une partie des locaux était réquisitionnée et utilisée comme hôpital militaire. Au cours de l'été 1940, l'administration militaire liquidait le matériel de santé tandis que l'occupant investissait à son tour les lieux en 1941, de courte durée trouvant que les locaux étaient par trop vétustes.

Le recrutement des élèves n'était plus le même : des réfugiés de l'est ou du nord de la France s'étaient inscrits ; certains élèves pensionnaires n'étaient pas revenus ; les parents préférant les garder près de chez eux. Des professeurs civils, jeunes, remplacèrent les prêtres prisonniers et les professeurs mobilisés.

Le ravitaillement était difficile. Le régime de Vichy fit distribuer des biscuits vitaminés, préconisa la levée et la descente des couleurs. Le délégué national à la jeunesse vint rendre visite au collège et entendre l'interprétation vocale du « *Maréchal nous voilà* ».

Outre les problèmes de domesticité et d'intendance, la question la plus grave était le recrutement des enseignants et de résoudre le retour des élèves de zone libre qui constituaient la majorité des internes. Le Supérieur obtint du Grand Séminaire l'arrivée de séminaristes formant le corps professoral, et envoya un de ses collaborateurs franchir la ligne de démarcation pour persuader les familles de scolariser leurs enfants.

L'année scolaire 1940-1941 devait se dérouler dans un calme relatif. Celle de 1941-1942 connut un accroissement de nouveaux internes, les familles prenant conscience que l'occupation allait durer et qu'il fallait pourvoir normalement à l'éducation des enfants. L'établissement n'eut pas à subir la barbarie de l'occupant, à part une visite des bibliothèques où l'on ferma les yeux sur une brochure intitulée « *quarante jours avec les boches* », puis un petit incident lors de la réception au collège de la statue de N.D. de Boulogne. A cette occasion tous les élèves étaient massés dans la cour d'entrée et Mgr Braud, en mitre et en chape, recevait la madone, entouré du clergé ; à ce moment des officiers allemands passant dans la rue Jean Jaurès et entendant des chants crurent à une manifestation dirigée contre eux ; ils firent irruption au milieu de la procession, mais n'insistèrent pas davantage au vu d'un apparat bien extraordinaire pour une provocation et peut-être ont-ils été impressionnés par la prestance naturelle dégagée par le prélat.

Les épreuves pour le collège devaient commencer pendant l'année 1942-1943. Les arrestations diligentées par la police allemande touchèrent quelques enseignants et élèves des classes terminales, patriotes ne supportant pas l'occupation nazie et le faisant savoir par la diffusion clandestine de tracts opposés au régime hitlérien. Le chanoine Duret, professeur de philosophie, fut le premier arrêté en septembre 1942 et paya de sa vie ses faits de résistance puisqu'il mourut en camp de concentration en 1943. D'autres connurent la prison de la Pierre Levée où sévissaient les tortionnaires de la Gestapo.

La direction du collège devait faire face aux réquisitions du S.T.O. qui touchait le personnel domestique. Elle était constamment à la recherche d'expédients pour pallier ce qui manquait de tous côtés. Toutes ces difficultés n'empêchèrent pas la présence de 650 élèves dont plus de 200 internes, sans pour autant recevoir un centime de subvention de l'Etat de Vichy.

En octobre 1943, l'année scolaire commence dans l'incertitude. La direction affronte de sérieux obstacles, ayant double obligation de venir au secours de ceux qui étaient désignés pour partir en Allemagne et pourvoir aux places vacantes. Des figures nouvelles dans les personnels enseignant et domestique ne manquaient pas de susciter de vives curiosités. Les esprits d'échauffaient, compte tenu des arrestations et le Supérieur devait très souvent faire appel à la prudence et à la discrétion. Le collège est bien connu de certain réseau de résistance et c'est ici que l'on délivre de fausses cartes d'identité, voire des certificats de démobilisation.

Cependant la vie du collège continue. Il faut faire diversion. Chaque semaine à peu près, les équipes d'élèves donnent une séance théâtrale. Le sport prend une bonne partie des loisirs et on cultive le chant choral. La vie religieuse ne le cède en rien, les messes d'équipe, les retraites, les heures saintes, les neuvaines de communions spécialement à l'intention des prisonniers. Le règne des galoches, des vêtements rapiécés, et du pain noir continuait. Malgré tout les études et les cours se poursuivaient. L'oral du baccalauréat était supprimé, l'écrit suffisait, les circonstances ne permettaient pas de faire mieux.

Pour assurer un bon moral, le Supérieur descendait dans l'arène : lundi et mercredi il entretenait les élèves sur un sujet d'actualité, pieux ou non, mais toujours bien commenté ; il commençait par l'étude des internes, au premier étage, pour aller ensuite au rez-de-chaussée chez les externes. Ces derniers par les échos sonores qu'ils recueillaient pouvaient avoir un avant-goût sur la causerie : durée, rires etc….. Il est regrettable de n'avoir pas pu enregistrer ces instants d'éloquence ; l'orateur avait bien à la main un gros cahier cartonné où il était supposé avoir écrit le sujet des causeries, « *mais si une main curieuse avait pu feuilleter ledit cahier, il aurait constaté que sa virginité était respectée*… ». La tradition du samedi était conservée quand il venait solennellement donner les notes :
Il y avait les billets bleus = très bien, les billets roses = moins bien, et les affreux billets blancs qui donnaient droit « *aux colles du jeudi* ».

Au printemps 1944, à toutes les autres préoccupations, viennent s'ajouter les alertes de nuit. C'est plusieurs fois par nuit que la sirène donne le signal de se rendre dans les abris. Tout le monde allait au réfectoire, les experts de la défense passive l'ayant reconnu capable d'offrir une protection suffisante. L'atmosphère était très lourde lors de la rentrée du troisième trimestre. Partout les bombardements s'intensifiaient et les voies de communication étaient coupées. Aussi dès les premières nouvelles du débarquement, le Supérieur pensa sagement qu'il valait mieux fermer le collège. La ville de Poitiers subit les bombardements, mais le collège fut épargné alors que quelques externes de la section des tout-petits furent victimes des frappes aériennes conduites par les Alliés.

Durant l'été, le collège servit de refuge aux organisations de ravitaillement. Il reçut à nouveau les occupants en déroute qui partirent enfin de Poitiers sans avoir fait sauter les ponts, comme on pouvait le craindre. On ne devait faire le bilan de ces quatre années d'occupation que bien plus tard.

Pour la direction du collège grande joie a été d'apprendre le retour des élèves prisonniers et grande tristesse pour ceux qui avaient payé de leur vie leur patriotisme, leur attachement à la liberté. Le chanoine Papin écrit : « *Quand la vie devient dure et que le cœur saigne, la charité grandit, d'où ces fortes amitiés liées à la guerre, en captivité, et pendant ces dures années d'occupation. Souhaitons que le rappel de ces souvenirs ravive l'amitié née sur les bancs du collège et qui doit se poursuivre à travers la vie* ».

Fin 1944, malgré ses 72 ans passés, Mgr Braud reprend une organisation plus orthodoxe de la vie du collège et opère un réaménagement des études, de la vie sportive et des colonies de vacances vendéennes des élèves. Puis il délégua sa fonction de directeur au préfet de discipline, le père Plantiveau, pour se consacrer davantage à sa charge de Vicaire Général.

Le 19 décembre 1946, on célébra son jubilé où son action menée avec humanisme a été saluée par tout le corps enseignant et les élèves en ces termes : « *Sans évoquer toutes les grandes figures qui ont marqué cette longue période, soit comme professeur, soit comme éducateur, il faut en premier lieu, rappeler le souvenir de Mgr Braud qui depuis de longues années déjà dirigeait cette Maison avec beaucoup de bonté, soucieux de la formation religieuse des jeunes dont il était l'ami. Il aimait ce contact individuel avec les élèves, au hasard des rencontres, dans les couloirs ou sur la cour de récréation* ». Son petit neveu Michel Braud ajoute une qualité d'écoute exceptionnelle, la facilité d'accès, sa porte étant toujours ouverte aussi bien pour les élèves que pour leur propre famille. Pris en faute au collège, Michel a pu apprécier la justesse du commentaire de son grand oncle, appelant au rachat, ce qui l'a marqué pour la vie.

V ***Mgr Joseph Braud serviteur de Dieu et de l'Église Catholique***.

Malgré la lourde charge de la direction du collège St Stanislas, Mgr Braud n'a pas négligé les devoirs de son sacerdoce. Comme Vicaire-Général, il a été amené à seconder l'Évêque du diocèse de Poitiers et parfois en assurer l'intérim. C'est ainsi qu'il l'a représenté en présidant nombre de missions évangéliques, comme par exemple celle de Blanzay en 1938.
Le 10 mai 1910 a été érigé sur le chemin du « Pas de la Vierge » de Pitié (près de la Chapelle St Laurent) « la Croix de Jérusalem » de sept mètres de hauteur, symbolisant les pèlerinages nationaux en Terre Sainte. Cette croix souvenir était offerte à quelque sanctuaire rassemblant régulièrement de nombreux pèlerins. Mise à mal par les intempéries, la croix a dû être restaurée plusieurs fois. En 1933, la cérémonie de sa restauration a été présidée par le Chanoine Joseph Braud qui a procédé à sa bénédiction, puis prononcé une allocation à l'assistance très nombreuse.

Mgr Braud Supérieur du Collège.

Dans son établissement, il officiait régulièrement, messes, processions, retraites, confirmations, communions. A l'extérieur, dans son village natal de Chiché auquel il était très attaché, il a participé à tous les rendez-vous familiaux. Ses petits neveux et petites nièces au moment des communions gardent le souvenir, aujourd'hui encore, d'un célébrant impressionnant par son aura, avec des sentiments de fierté et d'émotion quand il leur laissait porter le

calice et donnait à baiser sa bague de prélat. (A noter que ses neveux, Joseph, Léon et Théophane, fils de son frère Jean-Baptiste ont été scolarisés au collège St Stanislas).

Son enseignement religieux, de haute tenue, remarquablement relayé par l'aumônier Sorin, a fait naître des vocations parmi les élèves du Collège dont celle de son petit neveu Pierre Braud auquel il a prodigué toute son attention. (Aujourd'hui curé de St-Jean-de-Sauves dans la Vienne, Pierre est le frère de Michel qui nous avait organisé la magnifique Assemblée Générale de l'association des Maupillier en 2006 à Angers).

Hébergé durant sa retraite chez Mme Lussault à Marçay dans la Vienne (elle était la belle-sœur du chanoine Lussault, professeur de mathématiques au Collège St Stanislas), Mgr Joseph Braud, deux ans avant son décès survenu le 20 janvier 1958, célébra dans la chapelle privée qu'il avait crée dans la salle à manger la messe anniversaire de ses noces de diamant sacerdotales, en présence de quelques amis. A cette occasion, le Vatican lui fit parvenir un télégramme ainsi rédigé : « *Pour le 60ème anniversaire de votre ordination sacerdotale, le Saint Père vous accorde de tout cœur vœux paternels, abondants, grâces spirituelles, réconfort, bénédiction apostolique implorée ; signé Dellaqua, substitut* ».

Le 26 janvier 1958 est publiée dans la Semaine Religieuse du diocèse de Poitiers une nécrologie ecclésiastique consacrée à Mgr Joseph Braud, dans laquelle Mgr l'Évêque recommande aux prières le repos de l'âme du défunt.

La Vie Diocésaine du 9 février 1958 publie à son tour l'intégralité de l'éloge funèbre consacré à la mémoire de Mgr Joseph Braud et prononcé par son remplaçant au Collège Saint-Stanislas de Poitiers :

« Excellence,
Messeigneurs,
Mes biens chers Frères,

Qu'il me soit permis de penser qu'il ne s'agit pas tellement en ce moment de camper la physionomie de quelqu'un que beaucoup d'entre vous, dans l'intime de leur cœur, ont sans doute mieux connu que le porte-parole public de tous. Il s'agit plutôt, en continuant notre prière de la Messe, d'offrir au Seigneur cette vie qui lui fut consacrée et dont le rayonnement s'étendit à tout le diocèse. Ce qui peut être particulièrement bon pour nous c'est de le faire, unis que nous sommes, ce matin, non seulement dans la même pensée, mais aussi dans la même prière. Le vénéré défunt, dans sa passion d'unir et de rassembler, eût aimé notre assemblée qui groupe, dans une chaude atmosphère de cordialité, son Évêque entouré des plus hautes personnalités de l'Évêché, son Collège avec ses professeurs, ses élèves et anciens élèves, sa famille, toute sa famille spirituelle comme sa famille naturelle. C'est parce que nous sommes unis que nous pouvons présenter au Seigneur la vie de quelqu'un que nous osons alors appeler l'un des nôtres.

Monseigneur Braud avait de qui tenir. Il aimait montrer dans son bureau le saisissant portrait d'un aïeul, vieux combattant des guerres de Vendée, que Crétineau-Joly lui-même avait choisi pour illustrer son « Histoire des Géants ». On comprend que toute sa vie il ait eu le culte de sa famille qu'il engagea souvent dans ses activités apostoliques… avec une vénération particulière pour son père qu'il appelait encore ces dernières années son « pauvre papa », touchante appellation qui disait les mérites de celui à qui il avait le sentiment de devoir tout.

Orienté très tôt vers le Sacerdoce, il fit son Séminaire à Bressuire, à Montmorillon, à Poitiers, apparemment sans heurts et sans difficultés spéciales, se faisant remarquer déjà par sa haute taille et une certaine droiture de maintien. Mais ses qualités d'homme d'action, son savoir-faire dans l'approche des âmes se manifestèrent dès les premières années de son apostolat à Saint-Jean-Baptiste de Châtellerault : facilité d'accueil, art des nuances, compréhension des situations concrètes, douceur .enveloppante, tels sont les charismes qui lui permirent de réussir aussi bien dans la direction des consciences que dans les complications matérielles. Après quatre ans de vicariat, il ne resta pas longtemps dans l'importante paroisse de Lhommaizé où il avait été nommé curé. En 1904 Mgr Pelgé le nommait Directeur spirituel au Petit Séminaire de Montmorillon. Et déjà avec cette audace de bâtisseur qui caractérise sa vie, il se lance vers une forme d'apostolat à peu près inconnue à cette époque : la colonie de vacances, qu'il installe d'abord à Moulinet, puis à la Tranche. C'était au lendemain de la loi de Séparation et les temps étaient difficiles. Le Petit Séminaire dut se réfugier à Poitiers, se mêlant pour survivre à l'École Saint Stanislas. Ainsi l'Aumônier du Petit Séminaire devint l'Aumônier de Saint Stanislas. Il y resta même quand le Petit Séminaire put regagner Montmorillon… Il y resta plutôt, semble-t-il, pour liquider une situation désespérée que pour sauver une œuvre. Mais nous savons bien qu'il fit plus que de maintenir. Aidé par d'admirables dévouements, il fit du Pensionnat des Frères par des agrandissements successifs le grand Collège de Saint Stanislas. Certes, il

était bien trop bon pour assurer strictement les rigueurs de la discipline ; il n'eut pas toujours le temps de contrôler études et examens. Mais ses anciens savent avec quel art il savait apaiser les rancœurs ou les colères, dénouer ces situations dramatiques qui, aux yeux des adolescents, prennent facilement des dimensions de révolutions de palais. Fidèle aux qualités que Dieu lui avait données, il se consacra plutôt à la direction des consciences, comme à l'agrandissement et à l'organisation matérielle de sa maison.

En 1922, son champ d'apostolat s'élargit aux limites du diocèse quand Mgr de Durfort le choisit comme Vicaire général. Beaucoup de prêtres qui ici sont venus, je le sais, pour témoigner de la bonté compréhensive qu'il leur a toujours montrée dans les circonstances les plus difficiles de leur apostolat, comme ils pourraient dire son habileté manœuvrière dans les questions administratives les plus délicates, telle celle des baux de presbytères. C'est à ce poste sans doute que pendant plus de quinze ans il donna toute sa mesure. Il avait cette force qui, pour le service des âmes, peut tout oser parce qu'elle peut tout supporter, ce robuste optimisme qui, sans jamais perdre le sens des réalités même les plus matérielles fait confiance à la vie parce qu'il fait confiance à Dieu.

Élu vicaire capitulaire lors de la démission de Mgr de Durfort, il fut même pendant quelques mois le chef du diocèse.

En 1937, il se redonnait plus entièrement à son cher Collège. Mais c'était comme si à 65 ans lui revenait un regain de jeunesse. Car presque aussitôt, il fondait à La Tranche l'œuvre de la colonie Ste Anne, l'œuvre chère à ses vingt dernières années. Il rêvait même d'établir là-bas une sorte de cité des colonies de vacances où les paroisses et maisons du diocèse auraient pu grouper leurs ressources pour répondre aux exigences de l'apostolat actuel auprès des enfants.

Il supporta la deuxième guerre mondiale comme il avait supporté la première, au milieu des difficultés qu'on imagine. A 80 ans passés, sa démarche avait conservé je ne sais quoi de ferme et de droit qui en imposait. Sa vigueur d'esprit était intacte. Peu à peu cependant, il se détacha. Il le fit sans heurter, sans se heurter, patient avec lui-même comme avec les autres. Il accepta l'ombre de la retraite comme il avait accepté les pires difficultés et les plus redoutables responsabilités. Car c'est bien là peut-être le trait caractéristique de sa vie : cet art de coller au réel, de ne jamais se fâcher contre les faits – comme disent les anglais – qui est une façon de croire en la Providence. Quittant Poitiers, il vint se réfugier au calme pays de Marçay où la présence toute dévouée d'une chrétienne, au milieu de la sympathie de toute une paroisse, lui ménagea la plus douce vieillesse qu'on puisse rêver. Les soins délicats dont il fut entouré maintinrent sa santé pendant quelques années encore et lui permirent d'assurer cet apostolat auprès des enfants qui fut son ministère de prédilection, aussi bien à Marçay qu'à St Stanislas où les retraites de communion solennelle le retrouvaient toujours fidèle et adapté.

La grave opération qu'il subit en juin dernier le laissa épuisé. Peu à peu cependant il paraissait reprendre ses forces, quand se déclara soudain la grave maladie qui devait l'emporter. Il fut patient devant la mort comme il l'avait été dans toutes les circonstances de sa vie : il accueillit cette venue de Dieu comme il accueillit toute grâce, même difficile à vivre. Ce n'est pas un cliché que de dire pour lui qu'il s'endormit dans la Paix du Seigneur.

Certes, pour nous, chrétiens, ce n'est pas un simple au revoir. Nous le sentons toujours proche de nous, toujours plus proche dans la mesure où nous voudrons bien le retrouver dans la prière. Mais il y a quand même un serrement de cœur qui nous étreint presque toujours au départ apparent d'un être cher : celui de ne l'avoir pas assez connu et aimé, sentiment qu'il faut dépasser dans l'esprit de foi et de charité. Car notre amour ne meurt pas. Au contraire il ressuscitera avec nous. Dégagés de nos infirmités et de nos lacunes, de nos mesquineries et de nos passions, nous nous aimerons mieux dans le ciel. Puisse notre cher Mgr Braud nous aider dès cette terre à mieux nous aimer pour que toujours plus près de lui, nous nous retrouvions plus unis. C'est le souhait qu'en partant il nous adresse, me semble-t-il, ce Prêtre, ce Prélat, faiseur de paix, faiseur de calme, qui savait si bien arrondir les angles, arranger les choses, quant nous lui apportions l'inquiétude de nos vies.

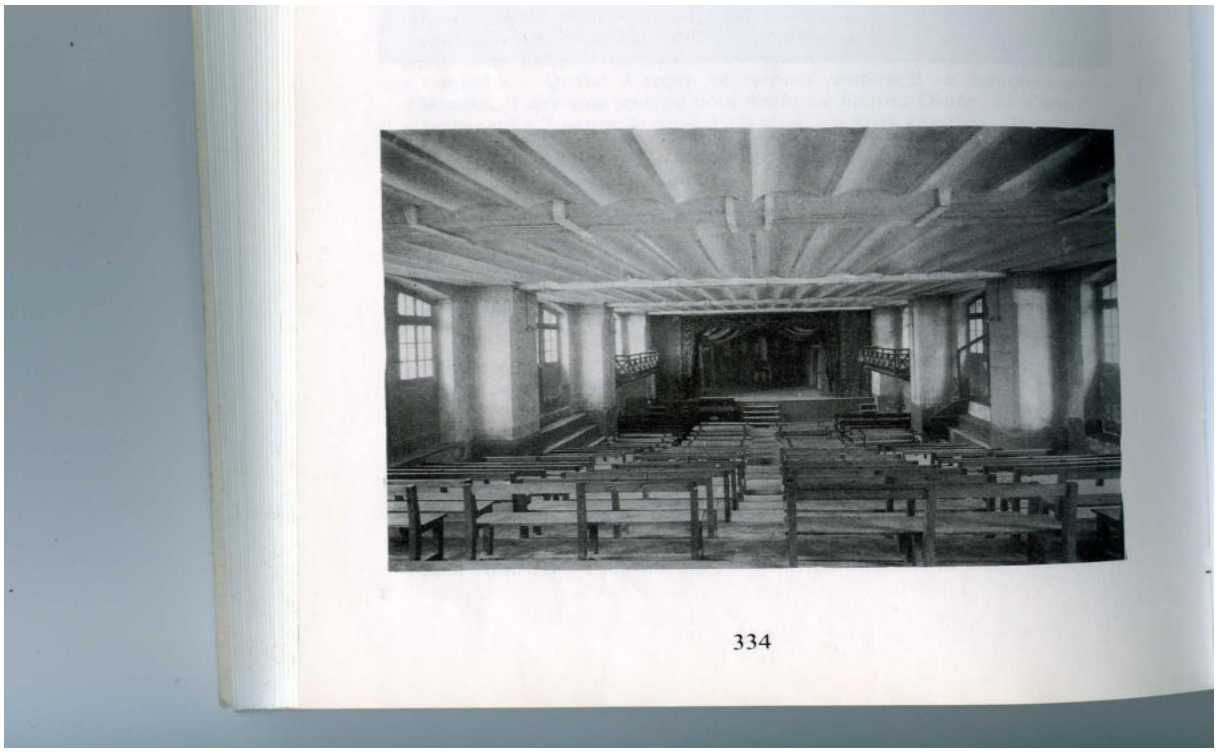
Ainsi-soit-il ! »

Mgr Joseph Braud a été inhumé au cimetière de Marçay. Il n'a heureusement pas connu le démantèlement dans les années 1970 de son cher Collège qui désormais est occupé par l'École Supérieure de Commerce.

Professeurs 1924 -1925

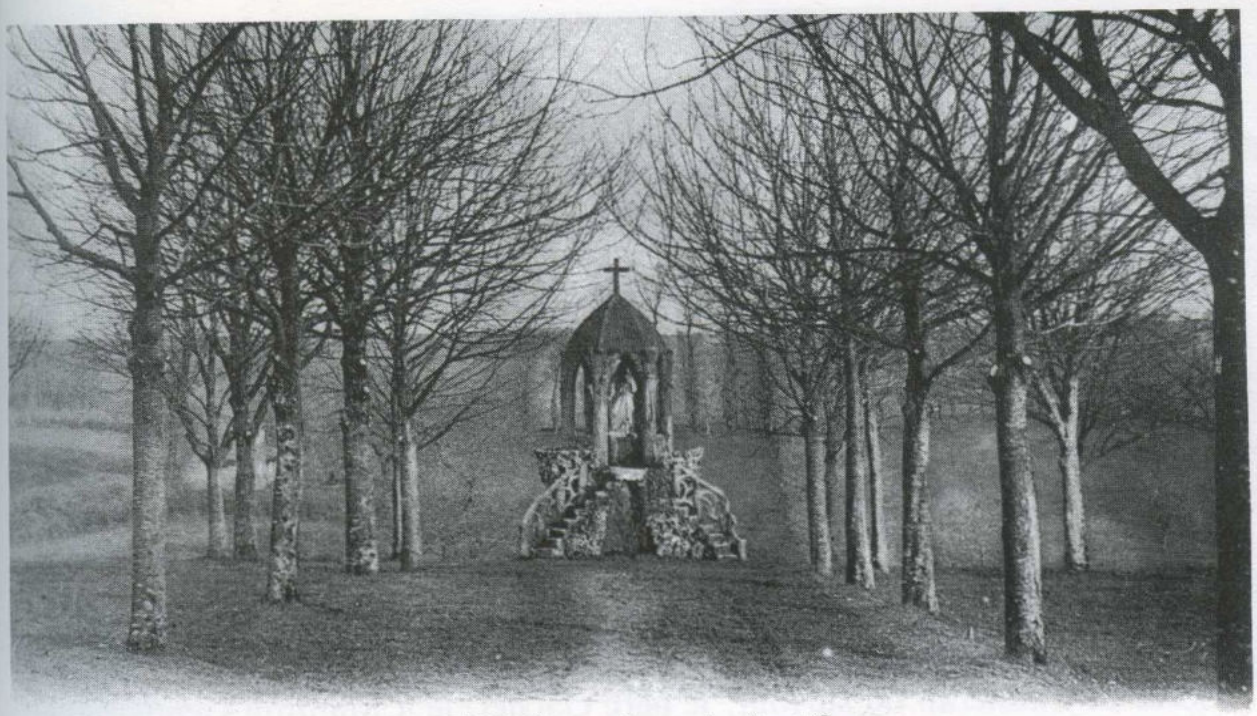
Chapelle du Collège

Le corps professoral en 1928-1929.
De gauche à droite :
en haut : Mr Gachet, Giraudeau, Charruault, (?), (?), (?).
au milieu : Bazireau, Veillon, Plantiveau, Memeteau, Riolon, Baufine, Labarre, Teillet, Boussion, Roy.
Assis : Duret, Bardeau, Daveau, Parnaudeau, Braud, Sorin, Merle, Gaillard, de Lauzon.

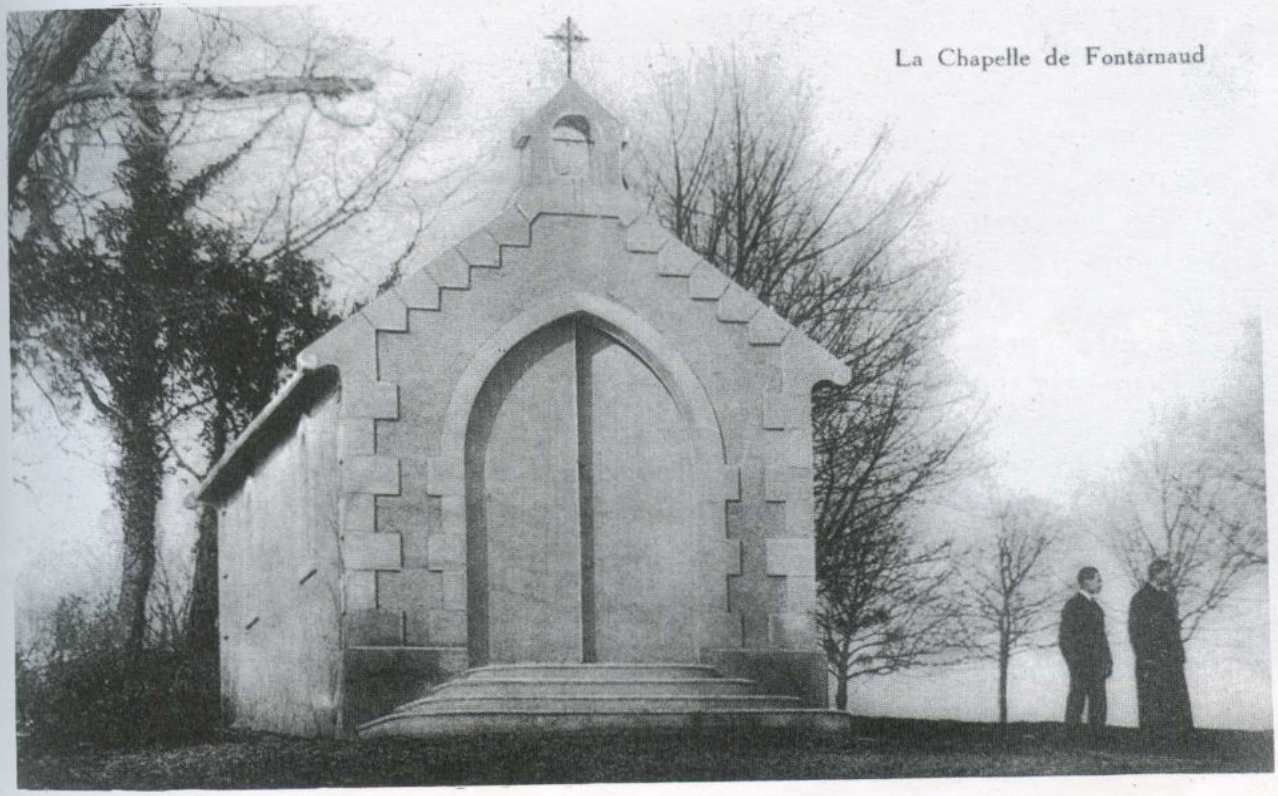


334

Salle de Théâtre au Collège



FONTARNAUD. — Statue du Sacré-Cœur



La Chapelle de Fontarnaud